

« Orphée aux enfers »

Diane Pavlovic

Numéro 42, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pavlovic, D. (1987). Compte rendu de [« Orphée aux enfers »]. *Jeu*, (42), 164–165.

l'analyse, quelque chose qui s'offre et qui résiste: c'est le secret tout court, ce qui fait qu'un personnage a l'étoffe du vivant et que l'on a envie de trouver «ce panneau coulissant qui ouvre la chambre secrète du coeur»...

Patricia Nolin devrait jouer Macha, Hedda et combien d'autres grands rôles, car si elle n'est pas la plus grande comédienne au Québec, c'est que Denise Pelletier n'est pas morte...

stéphane lépine

«orphée aux enfers»

Opéra-bouffe en deux actes et quatre tableaux. Livret d'Hector Crémieux et de Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach. Avec l'Orchestre Métropolitain, sous la direction de Gilles Auger, assisté de Claude Létourneau. Mise en scène: Daniel Roussel; collaboration à la mise en scène: Lorraine Beaudry; chorégraphie: Dulcinée Langfelder; décors: Michel Demers; costumes: Mérédith Caron; éclairages: Claude Accolas; accessoires: Marc-André Coulombe. Avec Louise Dussault (l'Opinion publique), Céline Dussault ou Brigitte Toulon (Eurydice), Yves Cantin (Orphée), Bruno Laplante (Aristée), Agathe Martel (Vénus), Odette Beaupré (Cupidon), Jean-Clément Bergeron (Mars), Pierre Charbonneau (Jupiter), Colette Boky (Diane), Mireille Thibeault (Junon), Marc Labrèche (Mercure), Danièle Pilon (Minerve), Normand Chouinard (John Styx) et Alain Bélanger, Gisèle Crépeau, Claire F. Vaillancourt, Linda Frigiel, Roger Fournier, Bruno Deforge, Berthier Denys, Daniel Gulko, Luc Ouellette, Sylvie Lanouette, Ginette Boutin, Gilles Brisson, Normand Carrière, Isabelle Delage et Micheline Bouchard. Production des Nouvelles Variétés Lyriques présentée au Théâtre Maisonneuve de la Place des arts, du 3 au 14 décembre 1986.

à déguster comme un cocktail

Ce spectacle léger, évanescent, pétillant comme du champagne accumulait les grandes pompes, les effets et la caricature; il mêlait les styles et les époques avec bonheur et bonne humeur, magnifiait une musique diaboliquement efficace et se vouait corps et âme à une joyeuse folie qui ne prétendait à rien d'autre qu'à un pur

divertissement — et qui y réussissait. Il s'agissait là de la première création des Nouvelles Variétés Lyriques, dont le fondateur et directeur artistique, Bruno Laplante, entend relancer l'opérette à Montréal (après un silence de trente ans). Il ne pouvait choisir de symbole plus puissant, à cet égard, que l'oeuvre de Jacques Offenbach, dont le parodique *Orphée aux Enfers* (que l'on voyait ici pour la première fois) est devenu synonyme, depuis plus d'un siècle, de l'essence même du French-cancan.

En a-t-on oublié l'argument? Pluton, déguisé en berger, enlève Eurydice à son mari, Orphée, qui est trop heureux d'en être débarrassé. Mais l'Opinion publique le contraint à aller la réclamer à Jupiter. Ce viveur emmène tout l'Olympe aux Enfers avec lui (car les dieux sont las du nectar et de l'ambrosie), tombe lui-même amoureux d'Eurydice, fait mine de la rendre à Orphée, à condition que ce dernier ne se retourne pas pour la regarder, mais fait en sorte, par un coup de foudre opportun, qu'Orphée rate l'épreuve. Eurydice ne sera finalement à personne: devenue bacchante, elle entraînera tout le monde à sa suite dans le rythme tapageur de la danse.

Ces dieux très humains (mythologies grecque et romaine confondues) ronflent en cadence, s'envoient des bons mots et se disputent comme des enfants. Le metteur en scène a accusé leur désinvolture et multiplié les clins d'oeil, aidé de décors, de costumes et d'éclairages parfaitement délirants: bottes de foin spongieuses, nuages confortables, envolées de ballons¹, moutons qui se trémoussent l'arrière-train,

1. Daniel Roussel semble d'ailleurs avoir un penchant marqué (et un talent indéniable) pour les mises en scène claires, aérées, volatiles. Qu'on se souvienne de la fraîcheur et de la lumière des *Fourberies de Scapin*, au Théâtre du Nouveau Monde, du vent qui y soulevait des tissus diaphanes. Bien que plus baroque, plus coloré, *Orphée aux Enfers* est lui aussi aérien: des palliers du décor aux nuages, aux ballons et à la bouteille qui montera aux cieux avec des personnages à son bord, objets et interprètes ne semblaient devoir toucher le sol que furtivement.

rouge Enfer, fumées, bicyclettes, lyres et jupettes, tout y était, depuis l'extravagance d'une Diane moulée dans une combinaison tigrée et coiffée comme seule une héroïne de bande dessinée futuriste peut l'être (étonnante Colette Boky) jusqu'au bourdon pour le moins criard en lequel se transformait Jupiter.

Si l'orchestre et les voix témoignaient d'un bel équilibre, la mise en scène, aidée d'une chorégraphie volontiers débridée, a su remplir de sens les moindres phrases musicales, et diriger ces interprètes de formations diverses de façon qu'ils jouent tous dans le même spectacle. Le Mercure hystérique (au corps et au discours rythmé, scandant gestes et paroles comme une mécanique déréglée) de Marc Labrèche et le Jupiter à la fois imposant et cabotin de Pierre Charbonneau étaient unis dans une même théâtralité outrancière; mais la distribution demeurait sans doute dominée par un Normand Chouinard élastique et méconnaissable (visage blanc, perruque poudrée, front haut, veston étroit et pantalon ajusté à rayures longitudinales l'étirant encore davantage) qui, en John Styx (du nom du fleuve des Enfers) ayant jadis été «roi de Béotie» et reprenant sans relâche la même chanson plaintive, valait, à lui seul, le déplacement.

Bref, Offenbach est redevenu irrévérencieux et charmeur le temps de quelques soirs. Une fois notés la misogynie radicale de son siècle (perceptible surtout dans cet air, accompagné de bruits de baisers, sur ce qui fait courir «la petite bête») et le cynisme un peu suranné avec lequel il représentait maris cocus et dieux déchus, on avait tout le loisir de s'abandonner à une musique toujours belle (les airs de cancan qu'on a gardés en tête occultent malheureusement trop souvent le reste de l'oeuvre), à un spectacle dont les concepteurs s'étaient visiblement beaucoup amusés et où les spectateurs (par conséquent?) ne s'ennuyaient pas une seconde. Il ne s'agissait ni d'un chef-d'oeuvre, ni d'une relecture bouleversante qui aurait jeté sur le livret un regard neuf, mais d'une production débordante de vivacité et d'entrain devant laquelle il eût été bête de boudier son plaisir.

diane pavlovic



La flamboyante Diane de Colette Boky.
Photo: Dulcinée Langfelder.